

Sujet : L'entreprise (depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle) peut-elle se passer de l'entrepreneur ?

En 1760, l'atelier de teinturerie d'Oberkampf voit le jour, ne regroupant que trois artisans. Quarante ans plus tard, l'atelier est devenu une véritable entreprise, lieu d'une activité productive organisée, en se dotant de segments de production divers (retouche, impressions...) et en regroupant plus de 1000 salariés.

Dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'entrepreneur, à l'origine de la création d'une entreprise, fournisseur de capital et dirigeant, se voit octroyé un rôle prédominant dans cette activité productive à laquelle il donne naissance. A l'instar de l'atelier d'Oberkampf, son créateur a su faire grandir de manière conséquente son projet, qui n'est autre que son entreprise. Le lien entre entrepreneur et entreprise, soit le projet qu'il entend mener, semble ainsi indéfectible. Mais à mesure que l'entreprise et l'environnement dans lequel elle s'inscrit, évoluent, l'entrepreneur voit son rôle se transformer au travers notamment de l'ère managériale qui marque le XX<sup>ème</sup> siècle. Aussi depuis les années 1970 ce rôle tendrait-il à s'effriter. Il convient donc de s'interroger sur la pertinence du lien entre entreprise et entrepreneur.

Depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, l'entreprise peut-elle se passer de l'entrepreneur? Si ce lien apparaît ambigu au XIX<sup>ème</sup> siècle au travers des premiers temps de la révolution industrielle, l'entrepreneur voit son rôle se définir au cours du XX<sup>ème</sup> siècle le rendant d'autant plus indispensable au sein de l'entreprise. Seulement, au vu de l'effacement de l'ère managériale depuis la fin des années 1970, il s'agira de se questionner sur la disparition ou le potentiel rebour du lien qui noue l'entrepreneur à l'entreprise.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'entrepreneur détient une place différenciée entre les pays européens : s'il est au centre de l'entreprise industrielle britannique, sa moindre influence dans les pays suisses nuance le rôle indispensable accordé à l'entrepreneur au sein de l'activité qu'il crée et dirige.

La Grande-Bretagne, bastion de la première révolution industrielle, donne l'image d'un entrepreneur indispensable à son entreprise. De fait, l'industrie restait à l'écart des bénéfices du commerce international naissant et du financement externe et dépendait en grande partie de l'auto-financement. L'entrepreneur en fournissant le capital nécessaire au développement de l'entreprise tient donc une place fondamentale. Mais il se démarque davantage dans son rôle d'innovateur qui a su donner tout son dynamisme à l'industrialisation britannique. L'innovation dans le textile et les chemins de fer notamment repose en grande partie sur l'action des entrepreneurs à l'instar de la machine à filer de Richard Arkwright ou de la locomotive "catch-me-who-can" de Georges Stephenson, puis celle de son

fil, le "Blunder" capable de rouler à 15 km/h et de transporter des passag  
La fièvre des chemins de fer et des canaux que connaît la Grande-  
2000 Bretagne repose en grande partie sur la volonté des entrepreneurs  
d'améliorer l'approvisionnement des usines et l'allocation des facteurs  
de production ce qui a participé pour beaucoup à l'essor de la croissance  
économique anglaise pour Douglas North en étendant l'accès au marché  
de la révolution  
Schumpeter donne alors à l'entrepreneur<sup>l'industrielle</sup> qui a marqué  
son enfance un rôle primordial : il est à l'origine de dynamiques  
d'innovations qui font progresser son entreprise et le monde entrepreu  
rial environnant qui profite de leur diffusion par grappes. Lorsque  
le curse survient, lui seul est prêt à prendre des risques en jouant  
sur l'innovation, ce qui légitime le profit. Quand bien même l'entrepreneur ne  
pas  
à l'origine même de celle-ci, il soutient l'innovation. Ainsi James Watt  
met au point sa machine à vapeur grâce à l'appui financier d'indus  
triels. Enfin, l'entrepreneur assure la diffusion de l'innovation : William  
Darby diffusera dans les sites de l'usine du Creusot le procédé de la fonte  
au coke, substitut de l'énergie carbonifère qui, avec les apports de la  
machine à vapeur, permettra d'actionner les hauts fourneaux.

L'entreprise industrielle au XIX<sup>ème</sup> semble donc dépendre des  
talents propres à l'entrepreneur tant dans sa capacité d'innovation  
que dans son souci de maintenir la dynamique productive. Mais s'il  
joue ce rôle fondamental en Grande-Bretagne, il ne jouera pas autant  
dans l'industrialisation des suivants. En Allemagne par exemple, les  
capacités d'autofinancement n'équivalaient pas à celle de la Grande-  
Bretagne. Dès lors, les entreprises industrielles se sont développées  
par l'entremise des banques et de la puissance publique à même de  
leur apporter les conditions de leur développement. Les banques prennent

en effet des participations directes dans les entreprises, surveillent leur activité et soutiennent leurs stratégies tandis que l'Etat, en légalisant les cartels, permet aux entreprises de se concentrer pour mieux résister à la concurrence. L'entrepreneur industriel britannique prend ainsi une allure exceptionnelle, anecdotique dans la prospérité de l'entreprise, ceci d'autant plus que l'accès à la profession reste limité, familial (malgré des exceptions comme les Stephenson qui étaient analphabètes) et les nombreuses faillites à la fin du XIX<sup>e</sup> notamment témoignent d'un certain amateurisme parmi les entrepreneurs. Ce constat semble aussi donner raison aux théories classiques de la firme qui considèrent qu'elle n'est qu'une boîte noire, sans épaisseur sociale et un automate qui n'agit pas sur son environnement mais s'y adapte, au risque de mal le faire comme le montrent les nombreuses faillites. L'entrepreneur se confond donc avec son entreprise et ne détient pas une responsabilité précise dans son développement.

Si le bilan de l'entreprise du XIX<sup>e</sup> siècle laisse entrevoir un rôle en demi-teinte pour l'entrepreneur, la vague de la seconde révolution industrielle et la consécration du rôle du manager font une part belle aux entrepreneurs, moins considérés dans leur rôle d'innovateurs mais de dirigeants néanmoins.

La redéfinition du rôle de l'entrepreneur au début du XX<sup>e</sup> siècle qui va le rendre indispensable à l'entreprise découle des mutations que connaît cette dernière. La fabrique du XIX<sup>e</sup> siècle se place au système artisanal, liée d'une production rationalisée et d'un travail salarié. Ce nouveau fonctionnement dit tayloriste où les tâches sont fixées, le travail divisé entre les postes, les temps morts

limités exige un autre mode de gestion. L'entreprise nécessite non plus un entrepreneur-innovateur comme au XIX<sup>ème</sup> mais un dirigeant capable d'"administrer" au sens d'Henri Fayol. Traducteur des œuvres de Taylor en France, il va fonder le rôle du manager comme une fonction de coopération, d'organisation, de planification de l'activité productive. Ces fonctions priment sur les autres opérations propres aux entreprises à savoir la comptabilité, l'activité commerciale, financière et <sup>en</sup>amencent le bon déroulement. Avec Fayol, le management va même s'institutionnaliser et professionnaliser avec la création d'écoles spécialisées dans la formation des entrepreneurs-dirigeants aux activités de gestion. Enfin, l'entrepreneur au rôle de manager porte l'intérêt propre de l'entreprise. Pour William Baumol, il cherche non pas à maximiser le profit comme le pensaient les théoriciens classiques mais à maximiser les ventes globales puisque de cet objectif découle la capacité de croissance de l'entreprise et par extension les perspectives de carrière de l'entrepreneur. Cette concordance d'objectifs s'est ainsi révélée en 1919 lorsque les frères Dodge <sup>actionnaires chez Ford</sup> intentent un procès à Henri Ford, dénonçant le fait que leurs dividendes n'avaient pas progressé alors que l'entreprise connaissait ses heures de gloire.

L'entrepreneur-manager s'impose comme élément indispensable au bon fonctionnement de l'entreprise. Seulement si mesure que ses fonctions de dirigeants se voient rehaussées, ne perd-t-il pas la dimension d'un entrepreneur innovateur qui paraît également incontournable pour une entreprise ? Cet aspect est relevé par Schumpeter et Galbraith en ceci que l'avènement des managers effrite le talent innovateur que doit détenir tout entrepreneur en transformant la direction de l'entreprise en une "technostructure technocratique". L'objectif véritable des dirigeants pour Galbraith n'est pas celui à proprement parler de

l'entreprise mais celui de conserver son pouvoir. L'innovation est perçue comme un risque à ne pas prendre, contrairement à ce que ferait l'entrepreneur schumpétérien, d'autant plus qu'elle devient de plus en plus complexe et donc coûteuse, l'entrepreneur n'étant donc plus capable souvent d'en être à l'origine individuellement. A terme, le risque est donc d'étouffer l'innovation et de condamner l'entreprise à un développement moribond de fait. Ceci se vérifie d'autant plus qu'émerge un capitalisme d'état dans la deuxième moitié du <sup>XX</sup><sup>ème</sup> siècle. Le général De Gaulle introduit en France une dépersonnalisation de l'entrepreneur en rendant l'état lui-même entrepreneur. Il incombe selon lui à l'état de prendre en main les leviers de commande de l'industrie nationale en planifiant grâce au Commissariat <sup>général</sup> au Plan et en nationalisant les secteurs stratégiques : énergie, transport. Cette main-mise de l'état noie la concurrence en même temps que la concentration s'accroît. L'entrepreneur perd alors sa capacité de mener à bien son projet qui est l'entreprise tandis que l'établissement d'un capitalisme monopolistique semble entériner la dynamique d'innovation.

L'entrepreneur voit donc son rôle redéfini dans un <sup>XIX</sup><sup>ème</sup> siècle où prévaut un capitalisme managérial et assure le bon fonctionnement de l'entreprise. Mais déjà ses talents d'innovateur semblent s'effriter et sa prédominance dans l'entreprise semble se dissiper dans le courant des années 1980. L'entreprise se passe-t-elle <sup>plus</sup> véritablement de l'entrepreneur aujourd'hui ?

La stagnation de l'activité économique dès la fin des années 1970 remet en cause le caractère indispensable et le rôle

général par les entrepreneurs. Cette critique est surtout portée par les actionnaires qui ont vu leur rétribution sous forme de dividendes s'amincir fortement. De là émerge une conception de l'entreprise où l'entrepreneur ne cherche plus à en assurer la croissance mais à en maximiser la rentabilité financière, la "shareholder value". Les théoriciens vont se mobiliser pour assurer ce changement en reprenant les idées classiques d'une firme point indépendante de l'entrepreneur. Alchian et Demsetz constituent la firme comme un noeud de contrats, contrats qui assurent par exemple que la répartition des bénéfices de l'activité productive soit effectuée de manière optimale grâce au contrôle d'un "monitor" dont la rémunération dépend de ce travail collectif. La firme, lieu du contractuel, ne suffit à elle-même par le fonctionnement qu'elle permet, justifiant l'internationalisation des activités. Par ailleurs, le lien qui lie entrepreneur et entreprise se fissure autour du fait que l'entreprise dépend de plus en plus d'un financement par le marché, le coefficient de Tobin montrant que plus sa rentabilité est élevée, plus elle a intérêt à se financer par le marché en émettant des actions. L'entrepreneur est lui-même entré dans cette logique financière en témoignant la profusion d'une concentration financière effectuée grâce à des Offres Publiques d'Achat depuis les années 1980. Cette influence de la finance semble pérenniser la divergence entre les intérêts des entrepreneurs et ceux de la firme. A cet égard, le krach boursier des années 2000 lié aux nouvelles valeurs TMT a révélé au travers de la faillite d'Enron, entreprise de rigas de gaz américaine auparavant 7<sup>ème</sup> mondiale. Il s'est avéré que le dirigeant s'était engagé dans des opérations spéculatives, falsifiant ses comptes et s'endettant de fait.

Dans ce monde entrepreneurial dominé par la finance et l'objectif de rentabilité, le lien entre entrepreneur et entreprise est-il définitivement rompu? Déjà relevé par Schumpeter puis Wallerstein, dans la mesure où les entreprises s'inscrivent dans des démocraties, elles ne peuvent persister à placer les intérêts des actionnaires avant tout et délaissé leurs salariés. Le mouvement de 1968 témoigne de la crise sociale à laquelle l'entreprise doit se confronter. Elle a alors réagi en faisant la promotion d'une "culture d'entreprise" de façon à réintégrer le salarié. Dès lors l'entrepreneur joue le rôle de figure fondatrice au sein de l'entreprise, il donne à voir ses valeurs et son histoire. Ce "nouvel âge de l'entreprise" dont parle notamment Segrestin se renforce aujourd'hui du fait des mutations du contexte de la production désormais mondialisée, la consommation volatile. L'entreprise échue de fait dans un univers incertain ce qui justifie la nécessité pour elle de reposer sur l'entrepreneur, jugé à même de prendre les bonnes décisions, de comprendre au mieux l'information disponible. Le processus de "céphalisation" qui consiste à légitimer la capacité de raisonnement des entrepreneurs est d'autant plus important que les entrepreneurs doivent pour Peter Drucker, porter une vision de long terme, il faut que la "structure suive la stratégie". Cette reprise en main des entrepreneurs se voit facilitée par l'opportunité des nouvelles technologies de l'information et de la communication au cœur de la vague du retour de l'auto-entrepreneur aujourd'hui. Les entreprises comme Air Bnb, Uber ou Facebook n'ont été que le fruit de créations individuelles, par des entrepreneurs qui ont su profiter d'une société devenue digitale. Enfin, ce sont les petites et moyennes entreprises qui voient leur lien avec les entrepreneurs se solidifier. En effet, la



seule manière de survivre repose sur l'innovation par elle-même. L'entrepreneur reprend alors ses directives schumpéteriennes en portant cette dynamique d'innovation aussi bien de produit que d'organisation puisque comme l'explique Ernst Schumacher, une petite structure facilite le processus et son adaptation par les salariés. A titre d'exemple l'entreprise Faguo, lancée par deux entrepreneurs, est parvenue à innover dans la chaussure en liant sa production à un projet environnemental et en jouant sur une stratégie de communication virale grâce aux réseaux sociaux.

L'entrepreneur de ce début du <sup>XXI</sup><sup>e</sup> siècle semble ainsi retrouver cette place qui le rendait indispensable au temps de la révolution industrielle. Mais les mutations de l'entreprise au <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle en rendant l'entrepreneur moins innovateur et davantage dirigeant puis au service d'intérêts financiers ont participé à ce discours qui érigeait l'entreprise comme organisation indépendante, dont le développement n'est pas mieux assuré voire peut se dégrader par l'entremise de l'entrepreneur. Seulement, comme Alain Touraine le fait remarquer, l'entreprise ne peut se développer en ignorant l'environnement qui l'entoure, d'autant plus qu'aujourd'hui il est tel que la demande se fait volatile, plus complexe qu'au temps de la standardisation fordiste. Dès lors, l'entrepreneur recouvre son rôle, l'entreprise ne pouvant se passer complètement de lui et ceci notamment dans les petites structures productives. Reste à leur assurer de bonnes conditions de développement, un accès plus facile par exemple au financement bancaire.

ou via les marchés financiers.